

CAHIERS 56  
METANOIA

56

# CAHIERS METANOÏA

1988

revue trimestrielle

CAHIERS  
METANOÏA

Rédaction • Administration  
Marsanne, 26740 Sauzet  
Tél. 75.90.30.44

Association déclarée loi de 1901  
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métañoïa

Le directeur de la publication :  
Emile GILLABERT

Imprimé en France 12-88

Imprimerie du Crestois  
26400 CREST

Dépôt légal n° 12-88

## SOMMAIRE

### EDITORIAL

*REVELATION - OCCULTATION*

p. 3

### COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS

*LOGION 68*

p. 9

### RECHERCHES

*L'ILLUMINATION COMANCHE*

*(suite du Cahier 54 et fin)*

*par Stephen JOURDAIN*

*A PROPOS D'U.G. par Emile GILLABERT*

p. 13

p. 18

### MEDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

p. 27

### MONAKHOS AUJOURD'HUI

*QUI LE DIT ? par Raymond OILLET*

p. 29

### BIBLIOGRAPHIE

*U. G. - LE MENTAL EST UN MYTHE*

p. 33

### POESIES

p. 38

### Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'éta- lage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

— Cahiers 1975	150.00 F.
— Cahiers 1976	150.00 F.
— Cahiers 1977	150.00 F.
— Cahiers 1978	150.00 F.
— Cahiers 1979	150.00 F.
— Cahiers 1980	150.00 F.
— Cahiers 1981	150.00 F.
— Cahiers 1982	150.00 F.
— Cahiers 1983	150.00 F.
— Cahiers 1984	150.00 F.
— Cahiers 1985	150.00 F.
— Cahiers 1986	150.00 F.
— Cahiers 1987	150.00 F.
— Cahiers 1988	150.00 F.

### Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adressons, contre 25 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou



MARSANNE  
26740 SAUZET  
Tél. (75) 90.30.44

Décembre 1988

Chers Amis,

Cette lettre n'est pas un appel - celui du "18 juin 1988" a été entendu et votre compréhension a permis l'équipement de bureau devenu indispensable. Encore grand merci ! - Elle est une invitation à continuer ensemble une aventure sans précédent qui, avec le prochain Cahier, abordera sa 15ème année.

Contre vents et marées, nous avons maintenu le cap. Les 56 numéros de la revue en témoignent. Le cap était facile à fixer grâce à L'EVANGILE SELON THOMAS. Mais la carte et la boussole ne suffisent pas. Ceux qui l'ont cru se sont découragés et nous ont quittés : "Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout". D'autres, qui n'ont pas encore mesuré l'enjeu, nous quitteront peut être à une prochaine escale. De nouveaux membres, motivés et résolus, comblent difficilement les places vides. Cependant, les effectifs ne s'amenuisent pas d'une façon inquiétante et la générosité des uns compense souvent l'abandon des autres.

Il est bon de redire que ce qu'offre l'Association Métanoïa n'est pas confortable : pas de pratiques, pas de rites, pas de culte, pas d'ascèse, pas de prise en charge, pas de gourou, mais des échanges fraternels sans relation de dépendance, des rencontres entre "gnanis" qui, sans l'Association, s'ignorerait, une passion et une détermination communes nous animent dans la découverte de notre identité véritable.

Dans l'espoir de vous retrouver à bord pour 1989, je vous remercie d'ores et déjà de bien vouloir renouveler votre cotisation. Ma gratitude va spécialement vers ceux qui, ayant répondu à notre demande de juin, nous continuent leur fidélité. Grâce à votre solidarité, le travail entrepris voici 15 ans va pouvoir se poursuivre.

Soyez-en de tout coeur remerciés.

Emile Gillabert

# *EDITORIAL*

## **Révélation - Occultation**

Les pensées vont et viennent. Vouloir les arrêter par des exercices est non seulement vain mais contribue à les renforcer. Du reste, elles ne sont pas nuisibles en soi pas plus que les rêves. Elles sont même indispensables pour fonctionner dans le quotidien. Dès lors, toute manipulation visant à les supprimer constitue une atteinte à la libre expression de la vie. Intimement liées au corps comme chez les animaux, elles concourent avec lui à assurer la survie.

Cependant l'homme ne se contente pas de vivre au jour le jour comme l'animal qui connaît d'instinct les limites de son territoire et dépense une bonne part de son énergie à le protéger. Dans son souci d'affirmation, l'homme empiète sur le territoire d'autrui et agresse pour n'être pas agressé. Il cherche à dominer non seulement par la force physique ou la ruse mais par le pouvoir que lui confèrent l'avoir, le savoir... Il amasse des biens et s'en sert pour investir dans des secteurs où il peut ou croit devoir s'affirmer. Et cette activité embrasse tous les domaines qui vont du matérialisme le plus grossier à l'idéalisme le plus échevelé, de la possession immédiate à la spéculation sur les lendemains meilleurs, voire sur un au-delà réparateur des injustices. Dans cette lutte sans merci, les faibles sont sacrifiés tandis que les forts se donnent bonne conscience au besoin en instituant des oeuvres charitables ou en promettant les récompenses de l'au-delà.

Tel est le comportement du psychique. Le gnostique (de gnani ou jnani, celui qui est parvenu à la gnose ou connaissance) a dû se frayer son chemin dans le monde du psychique. S'il n'est pas du monde, il est au monde et ne saurait faire l'économie de son insertion au milieu des psychiques. Néanmoins l'affirmation pour lui n'a qu'un temps. Ayant découvert que les êtres ne peuvent subsister en même temps que l'Etre, il a quitté une identité d'emprunt pour réaliser son

identité véritable. Désormais sans passé et sans devenir, il n'en continue pas moins de percevoir la continuité dont les personnes ont besoin mais il considère que ces pseudo-entités, préoccupées à s'affirmer, se meuvent dans un monde de chimères. Comme le psychique, le gnostique voit le mirage du désert, mais, à la différence du premier, il a reconnu que la vue de l'eau était irréaliste. Il en a pris conscience et, contrairement au psychique, il n'y court pas en vue de se désaltérer. Cependant il se garde de décevoir le psychique pour ne pas être accusé de folie et encourir la persécution car il n'a pas vocation au martyre.

Mythe aux yeux du gnostique, le monde a cependant sa raison d'être car il lui offre la chance de se révéler à lui-même dans son essence. C'est ainsi que ce qui demeure voilé au psychique est pour le gnostique l'occasion de sa propre révélation : tandis que le psychique continue de se méprendre sur sa vraie nature, le gnostique se reconnaît dans sa réalité et l'assume au sein du monde psychique et à son insu. Autrement dit, le gnostique se sert du mythe mais pour le transcender, alors que le psychique en reste prisonnier. Cependant tout en se libérant du mythe, le gnostique s'en sert pour s'y occulter : il se voile et le monde le voile. En disant JE, le gnostique se désigne en tant qu'Unique, tandis que le je du psychique désigne la personne, d'où le dialogue de sourds. La démarche du premier a permis de retrouver l'état d'avant les conditionnements, celle du second veut trouver sa justification dans une continuité spatio-temporelle : deux démarches en sens inverse qui ont pourtant commencé de la même façon par un engagement dans le jeu cosmique de la manifestation, mais tandis que celle du psychique continue jusqu'au bout, celle du gnostique s'est trouvée stoppée à un moment donné par une crise d'identité laquelle peut s'exprimer ainsi : "je ne suis pas ce que je croyais être". Cependant le voile qui l'empêchait de se percevoir dans sa réalité n'était pas opaque au point de le maintenir étranger à sa vraie nature. Révélé à lui-même, l'énergie qu'il mobilisait à maintenir une continuité factice se trouve soudain libérée. C'est comme une digue qui cède permettant à l'état naturel d'avant l'intervention des hommes de retrouver son cours. Le mental

ne peut rendre compte de la mutation qu'en termes de catastrophe, de calamité, de mort, alors qu'il s'agit d'harmonie cosmique retrouvée. Pour tenter d'évoquer ce changement soudain, la littérature religieuse a fait intervenir le ciel, ses dieux, ses anges, ses démons ; elle a recours aux mythes des panthéons de l'Inde, de la Chine, de la Grèce, de Rome etc., elle fait état de l'enseignement des gourous anciens ou modernes mais elle ne réussit qu'à faire le jeu du mental. En réalité, l'aventure en question est un saut dans le vide sans bagages, sans parachute. En termes d'alpinisme, l'aventurier dévisse et tombe dans le vide à l'instar de ces rarissimes conquérants des cimes qui se sont vus tomber d'une paroi rocheuse et qui, contre toute attente, ont sauvé leur peau à la faveur d'un névé en pente amortissant leur chute. En un éclair, ils ont revécu avec une lucidité foudroyante tout leur passé et même au-delà ; ils ont rapporté des détails oubliés que l'entourage a pu confirmer. Ces accidents, et d'autres d'un genre approchant, témoignent à l'évidence de la relativité du temps qui sert de support au mental.

Les voiles successifs et superposés de tous les conditionnements passés tombent d'un seul coup, non seulement ceux qui paraissent relever de la personne mais aussi les voiles conscients et inconscients de la préhistoire et de l'histoire de l'homme depuis que la conscience - lumière a commencé à se différencier dans les ondes et les particules. Chacune d'elles est un oeil éclos de la lumière originelle et représente le début de la différenciation et l'amorce du processus évolutif marqué par une diversification croissante jusqu'à son couronnement dans l'être humain. Tout se passe comme si les atomes collaboraient entre eux pour acheminer la création vers le vivant et que les cellules ensuite préparaient le relais pour réaliser le "projet" dont témoigne le cosmos dans son ensemble et la nature dans sa diversité et sa complexité. De son côté, le mental, par ses activités technologiques, singe la nature. Aujourd'hui, les ordinateurs et les robots prolongent le champ d'activité des hommes et les supplantent de plus en plus. Cependant, là où la nature maintient les équilibres dans l'harmonie, l'homme psychique, qui ne sait pas délimiter son territoire, introduit la démesure et le désordre.

Chez le gnostique, les choses se passent autrement. Le "mirage" ayant été repéré, il n'a plus à se conformer au mythe si ce n'est pour préserver son mystère. Apparemment rien n'est changé, mais en fait tout a changé. Il ne fonctionne plus comme avant. Si le corps est toujours là, il n'est plus sous l'emprise du mental. Cet employeur, qui lui imposait un joug contraignant et dominateur, s'est retiré de guerre lasse le laissant aux mains de Celui dont il va être le révélateur. Pouvant désormais fonctionner spontanément, ce corps retrouve le cycle des êtres vivants sans fausser les rythmes de la nature. Il ne s'inscrit plus en faux, contre l'intelligence biologique admirablement programmée depuis les origines de la manifestation et merveilleusement planifiée une fois pour toutes.

Revenu à l'état d'avant le processus d'aliénation, le gnostique se reconnaît dans son essence grâce à ce corps libéré du mental personnel ; il se vit conscience-lumière grâce à ce réceptacle de même nature que lui. Autrefois la succession des images qui défilaient, lorsqu'il était en quête de son identité, l'amenaient à dire sempiternellement : "Ce n'est pas moi..., pas moi..., pas moi..." Aujourd'hui, même si la projection continue suivant une programmation inexorable, il n'est plus requis par l'investigation. L'achèvement de l'oeuvre de la création est marqué par le retour du gnostique à lui-même. L'opération de "dévissage" a eu lieu, elle n'est plus à renouveler. Désormais il est requis uniquement par l'opération suprêmement gratifiante de la reconnaissance de lui-même par l'entremise de ce corps désentravé. Pourtant c'est au sein de la jungle du monde que se poursuivent la reconnaissance et la contemplation. C'est aussi au sein de cette jungle que de temps à autre un miracle a lieu comme celui qui lui est arrivé, annulant dans un embrasement total toute différenciation.

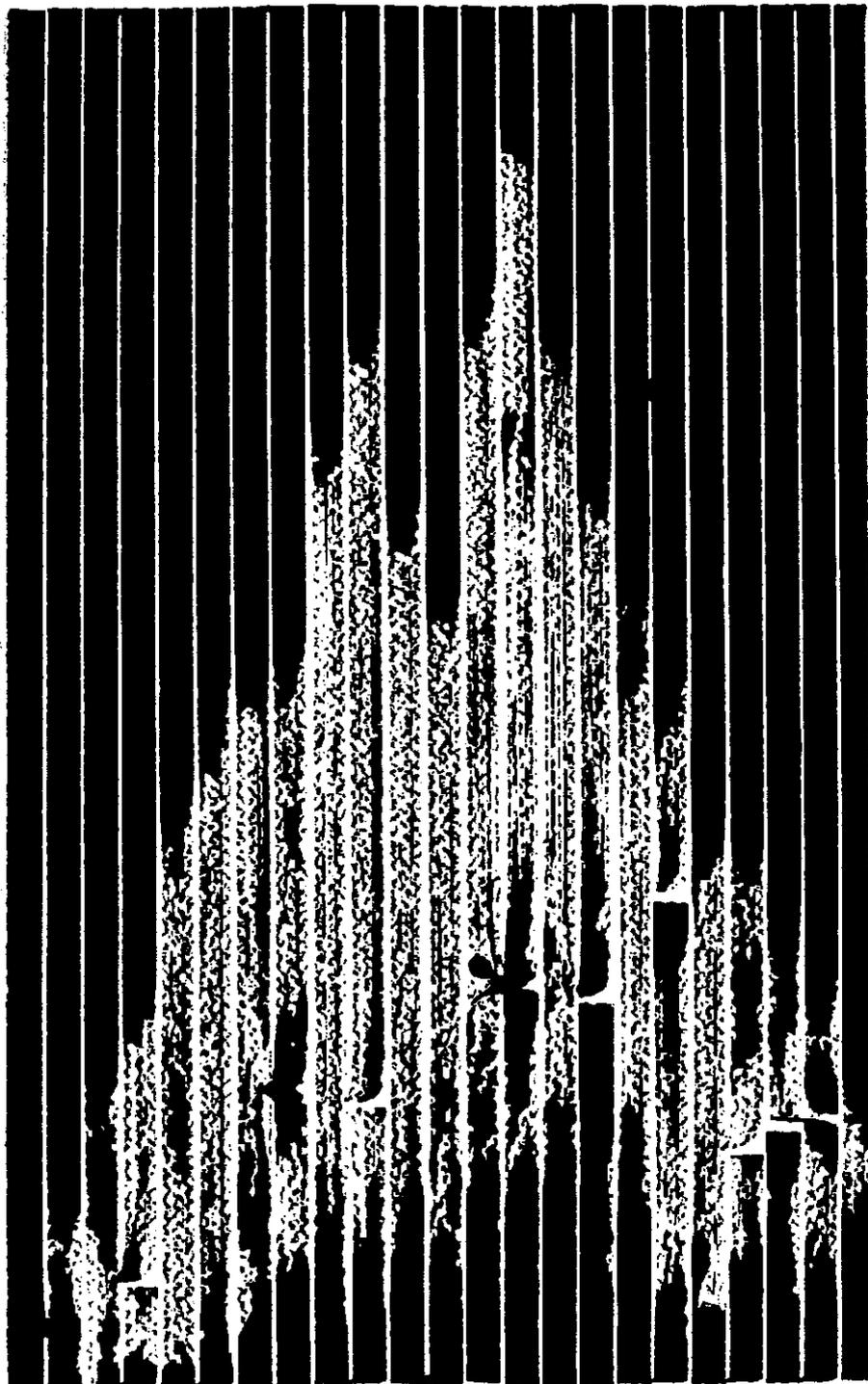
Ainsi l'oeuvre jubilatoire se poursuit en toute quiétude au sein de la manifestation. Le monde demeure à la fois tentation d'aliénation et lieu d'occultation. Il cache le gnostique en même temps que le gnostique s'y cache mais il ne saurait plus s'y perdre, ayant déjà vécu tous les degrés de l'aliénation qui à chaque fois lui faisait s'écrier : "Ce n'est pas moi".

La continuité, à laquelle le mental est si fébrilement attaché n'est donc pas tout à fait sans faille. Elle n'empêche pas, malgré la programmation de l'ordinateur, ou à cause d'elle, l'"accident" qui assure la pérennité de la contemplation. Qu'une telle possibilité demeure au sein même de l'aliénation vaut que le jeu continue : personne ne gagne parce qu'il n'y a personne : mais le fait que la conscience-lumière puisse, grâce au corps, être consciente d'elle-même vaut bien que la manifestation perdue :

J'ai jeté un feu sur le monde,  
et voici que je le préserve  
jusqu'à ce qu'il embrase.

log.10

JESUSADIEU  
J'AVAIS UN  
MIEUX  
VAI UN  
RANDE FOR  
NEIL DIE JE  
PLIERAIS  
FORTUNE  
MERMOISS  
MERPLANT  
REMPLIR  
ESGREMERS  
DEGRAINS  
INQUE JE  
ANQUE  
QUOIL ACE  
IL PENS  
NSON CO  
ET LA  
MEIL MO  
QUE CE  
DES RE  
SENTE  
ESUSADIEU  
J'AVAIS UN  
MIEUX  
VAI UN  
RANDE FOR  
NEIL DIE JE  
PLIERAIS  
FORTUNE  
MERMOISS  
MERPLANT  
REMPLIR  
ESGREMERS  
DEGRAINS



Calligraphie réalisée par  
Franck Lalou  
pour le Cahier Métanoïa 56

JESUS A DIT :  
SOYEZ HEUREUX  
QUAND ON VOUS HAIT,  
QU'ON VOUS PERSECUTE,  
ET ON NE TROUVERA NUL LIEU  
A L'ENDROIT MEME  
OU L'ON VOUS A PERSECUTES !

# COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS

## LOGION 68

J'ai longtemps vécu sans savoir qui je suis. Comment ai-je perdu mon identité ? Je l'ignore. Peut-être par inadvertance. En tout état de cause, lorsque je l'ai réalisée, j'ai découvert que "Je suis Jésus". Non pas moi, mais Lui sans moi : "Celui qui se connaît soi-même connaît Son Seigneur". Ce qui est sans nom m'a révélé mon nom : Jésus. Me trouvant en Jésus, je me suis retrouvé en tous les êtres : "Autre que Lui n'est pas". Je bois à la source même de l'Amour, car aimer c'est voir qu'il n'est pas d'autre que Soi. Il n'y a en conséquence nul lieu où me trouver, ni personne à trouver : "Le Fils de l'Homme n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer" (log 86).

Le gnostique est lui-même l'objet de sa propre quête : quête du Graal, quête de Gnose, quête de Soi ne font qu'un. Dès qu'il affirme son identité, la personne se sent démasquée, menacée. Voilà précisément ce qui irrite ceux qui veulent rester aveugles, prisonniers de la matière et du mental. Qui s'écarte des sentiers battus, des chemins du monde, se voit traiter de déviant. Parce que Jonathan Livingston le Goéland aspire à voler plus haut, il est exclu du Clan : "La vie, c'est peut-être pour toi l'inconnu et l'insondable, mais nous, nous sommes mis au monde pour manger et pour demeurer vivants aussi longtemps que possible !" (Richard Bach). N'étant pas unifié en l'Un (l'Ordre Cosmique), la nature du psychique est de créer du désordre (la dualité) : "Chanter la nuit est de la nature des criquets, mais ce bruit ne dérange personne. De même la nature de l'ignorant est de créer des troubles" (Mata Amritanandamayi).

Pas plus que l'agitation du mental, l'agitation du psychique ne trouble celui qui a trouvé le "Lieu de la Vie", autrement dit la Paix, le Repos : "Soyez heureux quand on vous hait, qu'on vous persécute, et on ne trouvera nul lieu à l'endroit même où l'on vous a persécutés !" Ici encore Jésus prend le contre-pied de la loi mosaïque : "Oeil pour oeil, dent pour dent". Le Gnani sait qu'il vient de la lumière "là où la lumière est née d'elle-même" (log 50). Il n'entretient donc ni aversion, ni préférence et n'éprouve pas le moindre sentiment de

haine. Il laisse passer les vagues du mental comme des nuages dans le ciel. Il est non-agir et ne répond pas à une action négative par une autre action négative : "Qui parseme ton chemin d'épines, pour lui sème des fleurs !" (Kabir). Celui qui a lâché prise ne donne plus prise à l'illusion cosmique. Ne voyant aucun être comme séparé de lui, il les englobe tous dans un même amour. L'Amour est sa nature innée : que valent tous les bûchers de l'Inquisition face à cette énergie "qui meut le soleil et les étoiles ?"

Qui donc est persécuté puisqu'il n'y a personne à persécuter ? Le Gnani est non-né. Comment ce qui est né pourrait-il avoir prise sur ce qui est non-né ? Nul bourreau ne peut atteindre Cela : "Aucune arme ne peut blesser le Soi. Le feu ne peut le brûler, ni le vent le sécher, ni l'eau le mouiller" (Bhagavad Gita, II, 24). Qui pourrait-il atteindre ? Qui pourrait-il tuer ? Naissance et mort ne sont que deux phases d'un même processus : "Tuez-moi donc, mes féaux camarades, c'est dans mon meurtre qu'est ma Vie ! Ma mort c'est de vivre, et ma Vie, c'est de mourir !" (Al Hallaj).

Yves

\* \*

Dans la gestuelle de la conscience en mouvement, il n'est pas de figures libres : à l'instant même où père et mère, généralement à leur insu, "m'infligent" la vie, les jeux sont faits. Ma venue au monde est inéluctablement marquée du double sceau couplant plaisir et douleur, désir et peur. Me voici placé en condition d'être pensant-jouissant-souffrant : je n'y coupe pas. Certes, je peux me révolter, me répandre en imprécations contre "les autres", dieux ou société, jouer les victimes ou les bourreaux (même combat), je peux me vouloir ange ou démon... je ne saurais être autre que ce que je suis.

Qui suis-je donc ? Fondamentale question, premier déclic vers la découverte de ma nature véritable, signal du départ pour le grand voyage aux sources de moi-même, à travers l'incessante épreuve. Il y faut de la ferveur et de la persévérance, "une étoile au front" dirait le poète. Et je découvre que ma liberté d'homme, ou de femme, réside non dans l'aveugle soumission aux caprices d'on ne sait quel démiurge quasiment débile et un brin pervers, mais dans la vision, de plus en plus aiguë et pénétrante, des subtils mécanismes (pas si subtils finalement), du pantin pensant-jouissant-souffrant auquel je croyais devoir m'identifier.

Je sais désormais que je ne suis pas cet acrobate fou qui s'empêtre dans ses ficelles, devenues aisément maniables : je peux donc continuer à jouer, à utiliser les signes, tel un mime, m'étant reconnu maître du jeu... jusqu'à cette fulgurante percée au lieu sans lieu où, soudain, je me révèle totalement et éternellement Moi, Je sans forme et sans visage, ineffable source bouillonnante de vie.

Mireille

Celui qui trouve son identité parfaite, complète, dans l'en-deçà de la conscience, l'être-avant-d'exister, n'a que faire de promesses, menaces, récompenses ou punitions. Dans la conscience, il sait que la nuit succède au jour et le plaisir à la peine... indéfiniment ! C'est la règle du jeu : il joue son rôle d'étant, avec tous les rires et pleurs qu'il faut. Sur cette scène, il se sait passant. Dans l'Absolu, il est repos : c'est ici qu'il est ancré, sans passé ni futur. A tous les modes du présent, il prend la conscience pour proclamer "je suis" sans éprouver la moindre peur, sans redouter la mort, de toutes nos fictions la plus déplorable.

La réponse aux Béatitudes -quelle fiente, ce mot !- est inscrite dans le logion 68 mais elle est encore plus frappante au logion 86 : "... mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer".

Dans G.C., page 193, Nisargadatta exprime la même vérité avec des mots presque identiques. "Mon être habite une ville qui n'est pas une ville, un lieu qui n'est pas un lieu... Je n'ai ni forme ni contours. Ce lieu qui n'en est pas un, où demeure mon être réel, lui non plus n'a ni forme ni contours".

Tout ce qui m'apparaît au présent de la conscience n'est réel qu'associé à l'intemporelle présence, par la mystérieuse conjonction d'un mouvement ~~et~~ d'un repos. Je le répète au risque de paraître naïf, voire niais.

Je trouve dans le Bodhidharma de B. Faure, page 89 : "C'est le pinceau de la conscience qui peint la Montagne aux Rasoirs et la Forêt aux Epées, et la conscience qui fait qu'on se met à les redouter. Si vous êtes capables de n'avoir aucune crainte en votre esprit, toutes les fausses notions disparaissent. Le pinceau de la conscience sépare dans ses dessins les formes, les sons, les odeurs, les saveurs et les contacts, puis, à leur vue, naissent le désir, la colère et la stupidité... Comprendre que l'esprit et la conscience sont dès l'origine foncièrement vides et tranquilles, et éviter de les localiser, voilà en quoi consiste la culture de la Voie".

Ad nauseam répéter : l'Enseignement inverse les signes. Le réel n'est pas "objectif" mais insaisissable. Les formes de (ou dans) la conscience sont de purs "apparaissant/disparaissant" comme des songes. Et la conscience n'est que l'habit "fluo" de l'Absolu. La conscience est le lieu de l'occultation et de la reconnaissance. Quand je dis : "c'est" - ce n'est pas !- et quand je dis : "ce n'est pas..." -c'est !

Ceci dit, je suis positivement terrifié à l'idée qu'il ne restera nul lieu où j'aurai voracement mordu à la vie. Pôvre moi !.

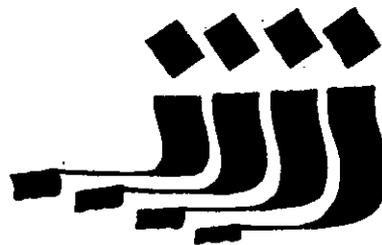
Raymond

Le logion 68 me permet de vérifier si je vis correctement et fondamentalement ce que me propose le 67. Je ne me contente pas de comprendre ce que je suis, je veux l'assumer, ce qui m'amène à me remettre constamment en question et en même temps à remettre en question cette continuité spatio-temporelle que le mental personnel voudrait sans faille alors qu'elle est comme lui de l'ordre du mythe.

Enfant, j'ai connu des états qui ne relevaient pas du mythe puis les conditionnements sont venus ternir la transparence première, mais pas au point de la faire oublier. Le conflit allait s'aggravant entre ce que j'étais et ce qu'on voulait que je sois. Le dilemme était cruel : révolte indignée ou capitulation et soumission. En fait, un état sous-jacent affleurait parfois provoquant des turbulances et des secousses. "Les braves gens n'aiment pas qu'on ait une autre vie qu'eux" et ils ne se privent pas de chercher à nous mettre à la raison par tous les moyens. Je n'ai pas sollicité longtemps leur assentiment. Mais ce que j'étais, ce que je vivais, ce qui transparaisait, se révélait être la négation de ce qu'ils enseignaient. Pourtant je vivais apparemment comme eux ne cherchant pas à me singulariser. N'empêche qu'ils avaient peur : ou bien, ils m'ignoraient dans un silence réprobateur, ou bien ils me refusaient l'occasion de m'expliquer, ou bien encore ils cherchaient des griefs et me persécutaient pour n'être pas persécutés - alors que je suis incapable d'en vouloir à quelqu'un.

Lisant et relisant le logion 68, je me demandais : faudra-t-il que cette enveloppe charnelle tombe pour qu'elle ne soit plus la cible de ceux qui me veulent du mal ? Or, un jour, soudainement, je réalisai que ce psychisme qui se sentait agressé était un mirage parmi d'autres et que ma souffrance provenait du fait que quelqu'un qui n'existe pas voulait être libéré de quelque chose qui n'existe pas. Je n'avais donc plus à compter sur un état post mortem pour me guérir de mes blessures. En mourant ici et maintenant à cette continuité psychique, le mirage prenait fin. Personne désormais ne peut être persécuté simplement parce qu'il n'y a personne.

Emile



# RECHERCHES

## L' ILLUMINATION COMANCHE

(Suite du Cahier 54)

### L'ENFANT-DIEU RENCONTRE LE DIABLE

Les yeux de l'homme visitent une relique. Ses pas résonnent sur ce qui fut le corps édénique de l'enfant de Dieu. Et les pas firent partie de ce corps. Et le regard, aussi. Et l'homme, en sa totalité, également. Même le précipice qui aujourd'hui l'enveloppe des pieds à la tête, cette découpe mouvante qui l'accompagne chaque fois que, fermant les yeux, il devient le cheval fou de son esprit, et qui recule encore avec lui quand, téméraire, il investit le maître dérisoire de l'animal (a-t-il été jeté à bas ? non : s'il gît évanoui, c'est à cause d'une chute autrement grave...) - même cette malédiction, dis-je, eut une place et une fonction dans le paradis terrestre. Considérez donc sans mépris, je vous prie, les restes épars du géant qu'il plut à Dieu de faire concevoir par la créature, réaliser par l'anneau, et qu'il plut au Diable d'occire.

Ou d'éditer une seconde fois, sous sa signature.

C'est vraiment une question délicate de savoir s'il convient de parler d'assassinat, de victime et de cadavre, ou de la présentation d'un cadavre en tous points semblable à celui que laisserait derrière elle la personne présumée morte, si elle était réellement mortelle et avait été tuée par le Diable. Personnellement, je penche vers cette dernière façon de voir, tout en demeurant prudent : car si ma sensation continue depuis des décennies (au moins du côté du dehors : au-dedans, les événements sont plus subtils) est celle d'arracher un masque vil mais reproduisant trait pour trait, avec une minutie extraordinaire, la chose qu'il recouvre, bien plus que celle de revivifier un mort ou un mourant, je ne puis m'empêcher de sentir en même temps qu'il y a atteinte effective au glorieux original... Le fait réellement important, le fait historique et, cette fois, totalement établi pour moi, étant qu'à l'instant où l'anneau remplit son office, il y eut deux détonations au royaume de Dieu, deux percussions et non une seule. Celle, attendue, de l'acte créateur licite, et, simultanément, celle de l'acte créateur frauduleux. Dieu et Diable intervinrent et créèrent à la même seconde de l'éternité.

Ceci est d'une importance extrême - incommensurable. Ceci explique à peu près tout. Je marche, damné, boulevard du Montparnasse. Mon survêtement invisible est un précipice. Au-delà, dans sa version citadine, le Lieu fracassé et gonflé comme la grenouille de la fable, ballonné de toute la turpitude géographique que sa mégalomanie lui fait inventer (j'applique mes lèvres sur l'idée de monde, je souffle, et prétends que la bulle subjective distendue qui en résulte est le vrai monde et l'oeuvre de Dieu). Au sein de cette vanité, de cette subjectivité qui n'avoue pas son nom, sculptées minutieusement d'après

le modèle divin, les larmes cristallisées du péché : l'arbre de l'orgueil, le trottoir de la présomption, la poubelle du lucre, la motocyclette de la convoitise, toutes closes, toutes étanches, toutes ourlées de néant comme ma propre individualité. Et par derrière le glacis sans défaut de ces apparences, par derrière ces surfaces sur lesquelles mon regard s'éparpille, au coeur de la dureté interne de l'objet, le salaire du péché : une fois encore, l'absence : la présence révoltée, en sa version corpusculaire. Une fois qu'on connaît la provenance de cette plaie, sa pureté et sa nudité fascinent : tant il est évident que ces attributs signifient, non qu'elle a été exécutée d'après l'abstraction qui lui correspond dans le jeu de l'enfant de Dieu, non qu'elle en reproduit la structure, mais qu'elle est cette abstraction elle-même, qu'elle est cette idée pendant que l'enfant de Dieu la conçoit. L'intervalle qui sépare sans appel ma vie du paquet de cigarettes vide que je croise sur le boulevard est en train d'être pensé par l'enfant de Dieu. Avec cette perception, je quitte le temps humain, je le troue, je deviens contemporain de la rêverie de l'enfant-Dieu, je touche effectivement celui-ci, je vis l'un des aspects de son châtement.

Le second aspect du châtement est interne. Il prend place derrière mes yeux. Il est le maître piteux de cette étrange boîte à léthargie et à convulsion que j'appelle "mon esprit". Il est ce moi déchu. La proposition sous-tendant le jeu de l'enfant de Dieu postule trois idées simples. Nous venons de survoler l'horreur à laquelle aboutissait deux de ces idées quand leur concepteur en faisait mauvais usage et que le Diable s'en mêlait : ça c'est pas moi et ça c'est l'intervalle. La troisième idée est potentiellement tout aussi dangereuse. Elle se formule de façon plus lapidaire encore : ça c'est moi. Pour l'enfant jouant à son invraisemblable jeu de la Vie, "ça", c'est un ange. Puisqu'il y a jeu, il y a jouet, et l'enfant supposant pour rire qu'il n'est qu'un détail de son anatomie dit "moi" en montrant un ange-jouet, choisi au hasard parmi les innombrables vecteurs ludiques que lui propose son scintillement angélique. A notre tour, supposons. Imaginons qu'une lueur d'envie vienne à ternir l'immense et indivisible scintillement, et fausse le jeu. Imaginons que l'enfant divin craque tout à coup et s'acoquine avec un mauvais ange pour mettre en chantier, sans la bénédiction du père, le jardin terrestre : l'enclos de l'homme, et le jardin extérieur, dit paysage. On ne joue plus. On ne simule plus. L'existence déferle dans le doux ange en peluche que le joueur habite sans aucune idée d'en faire son domicile. Il est en visite. En transit. Il a confié son identité à l'ange comme le baigneur confie son corps à l'eau, le temps d'un plongeon. Néanmoins, le fait est là : il y a immersion. Il y a identification. Le jouet se referme sur le joueur comme un piège. L'étreinte est celle d'une brute. Elle soude le joueur au jouet, l'imprime en lui. Si le joueur n'était pas déjà engagé tout entier dans ce fragment de son identité, on dirait qu'elle l'y a précipité. L'enfant de Dieu sombre dans l'ange. La puissance intervenante, hélas, n'est pas celle du père. L'événement serait le même, mais la pesanteur de l'ange serait une grâce la chute de la créature, une assomption, son cantonnement, un élargissement : le naufrage aurait été miraculé. La puissance intervenante est le Diable. Il ne fait pas de miracle. Il a une mentalité de fonctionnaire. Il applique à la lettre le texte qu'il a sous les yeux.

L'enfant de Dieu s'abîme dans la texture soudain fade de l'ange. On le retrouve au centre de l'enclos de l'homme, quelque part derrière deux espèces de baies donnant sur le jardin extérieur. Il est à demi évaporé et amnésique. Il ne sait absolument pas qui il est, ni pourquoi il est ici. Il ne sait absolument pas qui il est, ni pourquoi il est ici. Il ne sait même pas qu'il a survécu. Il est si laid et si coupable que les deux premières émanations de Dieu - le premier ange et la première idée - ont reçu ordre de ne point le toucher. On n'approche pas celui qui a copulé avec le démon. On ne l'éclaire ni le baptise, même si c'est votre métier d'allumer le feu de conscience. On l'ensemence. Les envoyés de Dieu, du bout des doigts, ont déposé une flammèche tremblante dans le moi assommé. Puis ils se sont vite écartés.

L'homme est l'ouvrage du Diable. Il est aussi l'oeuvre de l'enfant de Dieu. Deux actes créateurs, deux créations qu'on a envie de dire parallèles, mais qui doivent tout de même se croiser, puisque l'homme est un. Le promeneur damné et le petit garçon de Barbizon, le moins et le plus, unis en une sorte d'émulsion. Etrange affaire. Dans la logique humaine, si je me souviens bien, les contraires ne se marient pas. Personnellement, je ne ressens plus du tout ce type de noces comme scandaleux. Depuis que la flèche de conscience infinie, prenant son bois pour cible, nous a engendrés moi et le cône de conscience, moi-le-cône-de-conscience, et que, pour la DIRE, je tâche de la concevoir, je n'ai que bien rarement rencontré le visage placide du rationnel. Combien y-a-t-il d'heures en trente années ? Le chiffre doit être élevé et, vraiment, je n'ai pas de raison de le minorer de mes heures de sommeil. Pendant tout ce temps-là, j'ai vécu une vie haletante dans l'intimité de deux ou trois propositions aberrantes qui avaient fait des petits partout. J'ai dormi en continuant d'essayer de casser l'énigme de la lumière consciente remontant son propre rayonnement. J'ai joué au golf, au ping pong, braconné, regardé la télévision, négocié mes découvertes avec mon banquier, vendu des appartements sans me laisser distraire une seconde de ma quête : comment, au nom de Dieu, comment la fibre CONSCIENCE s'entortille-t-elle autour de la fibre MOI ? comment ce mystère : la personne et cet autre mystère insondable : la lère personne, s'entortillent-ils pour former cette tresse aussi peu divisible qu'un cheveu : MOI ? comment cela se passe-t-il exactement ? et pourquoi est-ce une erreur si abominable de concevoir MOI comme une chose - même si, respectueux de cette merveilleuse foudre, l'on place par la pensée MOI à sa place, c'est-à-dire ici (non-là), maintenant (plus-vite-que-moi), en amont (plus-tôt-que-moi) ? pourquoi, dans cette grammaire crucifiante, la règle veut-elle que le substantif se trouve à l'intérieur du verbe ?... Je crains que femme n'ait à se plaindre de moi : souvent, je me suis arrêté de lui faire l'amour, relancé brusquement par quelque thème étincelant sur quoi j'avais embrayé pendant mon sur place de l'après-midi. - Quand j'étais petit, la petite paysanne en bronze d'Yvonne s'étendait dans la troisième dimension, se refermait sur elle-même - et ne contenait rien ! La boule de croquet roulait sagement sur ses deux joues - et elle était plate ! Et la forme tridimensionnelle était capable de bien d'autres extravagances : l'énorme figure du Docteur Gluckmann est penchée sur moi, mes doigts mentaux ne passent pas derrière elle pour

la compléter, il y a l'irrécusable modelé du visage et une totale absence de crâne, et ce que je vois et conçois n'est pas une moitié de tête, il ne s'agit nullement d'un volume tronqué, la paroi postérieure n'existe simplement pas - et qui osera prétendre que la terrible figure du Docteur n'est pas réelle ?!... J'ai vraiment beaucoup pensé, dans ma vie. La moitié du temps, j'étais l'ange exterminateur, je brûlais les yeux de ma pensée, les faisais fondre, et le fond de cette nuit de mon intelligence était pure voyance. Pendant l'autre moitié, j'essayais de penser cette nuit, ce néant bien-aimé, le phénomène général, fort peu euclidien, de cette marée de feu que toutes les dix ou les vingt secondes, énigmatiquement, je lançais à l'assaut de l'enjambée actuelle de ma vie, de l'homme particulier en lequel elle prétendait m'enclorre, de toutes leurs mitoyennetés spatiales et temporelles, comme s'il s'était agi des pentes immorales d'une montagne dont seul le sommet était pur et avait le droit de dire "moi" (je dis : énigmatiquement, parce qu'établi une fois pour toutes en cette ultime hauteur de mon être, je n'avais nul besoin d'être sauvé, et que cette ascension superfétatoire de moi-même se faisait, sur des pentes nécessairement imaginaires ? depuis le sommet). Une fois, les vieilles dames de La Coupole, me voyant jour après jour abîmé dans mes réflexions et croyant que je ressassais interminablement quelque épouvantable malheur, m'ont demandé pourquoi j'étais si triste. C'était la moindre des offenses qu'on pouvait me faire.

J'aime me représenter Eden, l'enclos de l'homme et le jardin extérieur, comme un géant allongé, visage tourné vers le ciel. Je souhaiterais oublier qu'il est entièrement imprégné par son double démoniaque, mais je ne le peux pas. Pour ce que je vais essayer de dire, c'est sans importance, les deux anatomies étant identiques. Dans la comparaison, la douce figure du géant est l'homme. Où situer le moi de l'homme, l'adorable puce et la triste étoile d'amadou (elle rougeoit tout de même un peu : elle a fini par prendre) ? Sans hésiter, je le place au centre du front du géant. Et je le prolonge par une veine qui monte droit au ciel et le rejoint. Selon qu'en sa base, c'est Dieu qui domine, ou le Diable, la veine, toujours très difficile à observer, est discernable ou ne l'est pas. Mais elle est toujours là. Ecoutez bien ce que je dis : lorsque le Diable a refermé comme un étau sur l'enfant-Dieu l'ange qui simulait le cantonnement de son identité, et que le malheureux s'est retrouvé, assommé, au milieu de votre esprit, le vaisseau dont je parle n'a pas été rompu. Il est l'organe par lequel chacun de nous communique avec le royaume de Dieu. Il n'a pas été endommagé. Il démarre quelque part sous la surface du moi coutumier. Assez loin, mais pas à une profondeur inaccessible. Creusez et vous trouverez. Centrez-vous dans votre centre, et dans le centre de votre centre, et vous finirez par entrer dans la veine. Intacte. Toute neuve. Cœur et poumons ne sont rien à côté de ce qui pulse et respire dans ce conduit. A côté de ce qui peut y circuler. Le front du géant pique dans le ciel, et par cette mince colonne tout le corps peut s'élever jusqu'à lui.

Il y a un point qui me turlupine depuis longtemps : est-ce moi qui fabrique la conscience infinie ? Est-ce moi qui retourne le rayon de cette lumière-là et l'oblige à plonger en lui-même ? Ca ressemble à de l'emboutissage - mais est-ce de l'emboutissage ? Distraction-féconde prétend que non. Elle pense que c'est l'oeuvre du Formidable-archer, mon frère.

Admettons. C'est sa force et non la mienne qui a mis cette ... flèche sur cette orbite spéciale : son propre bois. Mais que l'on m'ébrèche si je ne vois pas clair : je regarde ce trait tel qu'il a été constitué, et je discerne 1 un tireur et la conception du tir à réaliser 2 l'exécution du tir 3 le résultat du tir : la flèche fichée à l'envers en elle-même. Bon, c'est vrai, la flèche est partout, elle est le 1, elle est le 2 et elle est le 3. Mais pourquoi repart-elle ? Qui est le relanceur ? Je vais vous le dire, moi, qui est le relanceur ! Boum ! Boum ! Nous sommes ici devant une action. Boum ! Nous considérons les trois phases habituelles de l'action. Boum ! Boum ! Boum ! Boum ! Oui, mais cette séquence-là a été écrabouillée ! Quelqu'un l'a repliée comme un télescope - et croyez-moi, le temps c'est dur-dur ! Tireur, conception du tir, exécution du tir, résultat du tir ont été repliés comme une putain de longue-vue, fondus en une seule chose, si bien que chacun de ces éléments est déjà le suivant, est déjà toute la séquence - qui, miraculeusement, a survécu -, et déjà le tireur. Génial, non ? Tu conçois le tir et déjà tout le processus du tir est là, est effectivement là dans la simple conception du tir, tireur compris. Et déjà tu te retrouves décochant la même flèche au même instant, il est toujours exactement midi vingt et une à ton chronomètre, tu tires pour la Xième première et unique fois. L'X signifiant 14 ou 132000 ou 95000000000 ou tous ces nombres en même temps. Le sage ordre numérique est toujours présent, mais il lui est arrivé quelque chose, il a perdu son air policé, il a les joues rouges et s'amuse comme un fou à décrire des figures absolument aléatoires sur sa piste toujours rigoureuse mais verglassée et plus du tout linéaire. Merde, l'ordre qui s'amuse, ce n'est pas rien ! Plus vraiment besoin de tirer : concevoir la chose suffit. Commencer à la concevoir suffit. Commencer à commencer à la concevoir suffit. Le phénomène peut être très grand ou petit petit, tenu comme un souffle de bébé. On ne peut même pas dire si c'est en train de gonfler ou de rapetisser. Ça peut se dilater à l'infini, ça peut devenir plus discret que le choc de deux moustiques - aucune importance. C'est là. La conscience infinie est là. Elle pourrait disparaître, ça ne changerait rien. Untel est absent ? Bon, parfait, il est présent. J'ajouterai que ça vit. Un éclair de vie long comme le temps et sans la moindre durée. CA C'EST DE L'EMBOUTISSAGE ! BOUM ! Hé, le Formidable-archer, ce que tu as fait, c'est rien du tout... C'est moi qui ai fait repartir la flèche, c'est moi qui l'ai fécondée. C'est moi le Formidable-coup-de-marteau qui ai écrasé le Temps, qui l'ai fait implorer et obligé à épancher son dynamisme dans le petit corps de l'Instant. BOUM ! BOUM ! BOUM ! BOUM ! JE ME PRESENTE : JE SUIS LE COUSIN D'ANGE-QUI-PASSE ET D'ENFANT-QUI-TOMBE-DANS-LE-REVE. JE SUIS LE FRERE DU FORMIDABLE-ARCHER, MAIS C'EST UN NAIN A COTE DE MOI. JE SUIS LE FORMIDABLE-COUP-DE-MARTEAU, ET C'EST MOI QUI AI FECONDE L'INSTANT, C'EST MOI L'INVENTEUR DE L'ETERNITE. C'EST MOI LE VRAI PERE DE LA CONSCIENCE INFINIE - BOUM !!!!

Stephen Jourdain

## Le Mental est un Mythe

Paule Salvan, qui a traduit ces nouveaux entretiens, comme du reste les précédents, a su garder à la langue d'U.G. son style simple et familier, argotique parfois et parfois aussi marqué d'une ampleur éblouissante. Les Métanoïas seront heureux d'apprécier une fois de plus la clarté, la fidélité et la pénétration du travail de notre amie. La remarquable introduction à ces entretiens qu'elle nous donne révèle un U.G. encore plus incisif et plus systématiquement dévastateur que celui d'un "Eveillé Contestataire". De quoi décourager le chercheur en quête d'une aide extérieure...

Dans le présent ouvrage, les entretiens sont réunis par thèmes en six chapitres aux titres évocateurs qui vont de *La certitude dévastatrice* à *Le Corps en tant que creuset*.

L'aspect destructeur des propos surprend le lecteur. D'emblée U.G. récuse tout espoir. Le visiteur est tout de suite prévenu : "... Vous êtes bardé d'espoir et, si cette vie vous paraît sans issue, vous inventez l'après vie... Il n'y a pas de vie à venir" (p.17).

Ce langage frappe peut-être plus par sa nouveauté que par son caractère radical. L'habitude arrondit les angles, la mémoire finit par anesthésier même ce qui est de nature à déconcerter. C'est pourquoi, il ne me semble pas inutile de rapprocher certaines réparties sulfureuses d'U.G. des paroles de Jésus pour montrer justement à quel point le Galiléen était abrupt et, comme U.G., sans concession aucune. Dire à des juifs entièrement inscrits dans une aventure psychique : "Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas" (log 51) relève aussi à un certain niveau de la provocation. Finalement ce que dit le sage, le vrai sage, est la négation radicale de ce qu'affirme le psychique. Celui-ci récupère ce que proclame le sage pour en faire son profit. Il fabrique du savoir avec ce qui est la condamnation même du savoir. Le propos de Jésus : "Si vous jeûnez, vous causerez une faute à vous-mêmes, et si vous priez, vous serez condamnés" est aussi dévastateur pour le mental que celui d'U.G. : "Tant que vous serez hanté par la volonté de renoncement, vous êtes

perdu... Vous croyez qu'à la faveur d'un ascétisme volontaire vous allez développer votre connaissance de vous-même et en tirer du bonheur. Pas question" (p.23).

Selon U.G., la pensée est l'obstacle à l'état naturel. L'auteur place les projets spirituels sur le même plan que les projets matériels. Ils sont tous deux le produit de la pensée or la pensée est matière c'est pourquoi "la spiritualité est du matérialisme" (p.52). Plus loin : "Sans la pensée, pas de matière. La pensée est une manifestation, une expression de la vie, et faire d'elle un élément séparé, lui attribuer une vie propre et lui permettre de ce fait de créer un avenir afin d'assurer une continuité sans obstacle, c'est la tragédie de l'homme" (p.123).

De son côté, Jésus emploie les mots *monde* et *cadavre* pour désigner la même chose : "Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre ; et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui".

U.G. s'emploie à dégager le corps de l'emprise du mental et en cela, il se montre libérateur, même s'il récuse le terme : "Couler l'homme dans une terminologie religieuse ou psychologique, c'est nier l'extraordinaire intelligence de ce corps merveilleux. C'est le mouvement de la pensée qui continuellement vous écarte de votre état naturel et crée la dérision" (p.81). Par ailleurs : "Si vous pouviez laisser votre corps fonctionner comme un ordinateur, vous tiendriez le bon bout. L'extraordinaire intelligence de l'organisme biologique, c'est là tout ce qui est nécessaire à un bon mode de vie, mais nous intervenons tout le temps dans le processus naturel au moyen du mental. Votre ordinateur corporel *naturel* est déjà *programmé, en service, branché* ! Vous n'avez rien à faire !" (p.161). U.G. touche ici à quelque chose d'essentiel. L'état naturel dont il nous entretient évacue les projections de la pensée : "Tout ce que l'espèce humaine a pensé, dont elle a fait l'expérience, doit disparaître. L'incroyable violence du monde actuel a été créée par les Jésus et le Bouddha". (p.39). Il serait plus juste de dire : "L'incroyable violence du monde actuel a été créée par ce qu'on a fait dire à Jésus et au Bouddha et par ce qu'on leur a fait avaliser. Justement le rapprochement s'impose aux Métanoïas entre le rôle du corps chez U.G. et chez Jésus. Pour ce

dernier, si le monde (ou le mental) est un cadavre, il en va tout autrement du corps : "Celui qui a connu le monde a trouvé le corps ; et celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui" (log 80). En dissociant le corps du cadavre, Jésus peut lui assigner sa vraie fonction qui est de révéler l'Esprit : "Si l'Esprit est à cause du corps, c'est une merveille de merveille" (log 29). Ce que Jésus appelle *l'Esprit, cette grande richesse*, U.G. le nomme *état naturel*. Néanmoins pour l'un comme pour l'autre, le corps désentravé du mental a pour fonction de dévoiler et d'actualiser cette merveille : "C'est dire qu'elle se révèle à elle-même quand cesse la continuité espace-temps propre au mouvement de la pensée, continuité qui se surimpose au système naturel de la survie. Quand le corps n'est plus sous l'emprise de la pensée, il fonctionne admirablement, comme un ordinateur", nous dit U.G.. Oui, un ordinateur qui programme parfaitement les tâches journalières et n'empêche pas l'évidence de la lumière, "une merveille", dit encore U.G.. Et, lorsque le visiteur le pousse dans ses retranchements, il consent parfois à fournir quelques indications : "... la respiration s'arrête, le corps se passe des poumons et respire avec sa seule pulsation. Parfois quand je n'ai personne à qui parler, je m'assieds et j'ouvre la voie à ces événements étranges" (p.166). Mais le mystère demeure : "L'état naturel est l'inconnaissance" (p.117). Cet état transcende la manifestation laquelle est selon l'expression d'U.G. programmée. Il se mue en connaissance, ou reconnaissance en devenant conscience. C'est le mouvement issu du repos dont parle Jésus. C'est la conscience-lumière antérieure à la manifestation, laquelle n'a de continuité que pour le psychisme. Mais, si l'espace-temps est le moyen d'expression du psychique, il est aussi le voile qui permet à "l'éveillé" de s'occulter et en même temps de laisser le jeu cosmique continuer, car les êtres ne peuvent subsister en même temps que l'Etre si ce n'est en mode illusoire : "Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là". En d'autres termes, la lumière qui embrasse tout - et embrasse tout - ne laisse subsister les images que comme un mirage et celles-ci se succèdent dans le changement. Confondre changement et mouvement serait source de confusion. Le premier obéit à des lois, à des déterminismes, le second

est pur jaillissement ; autrement dit, le premier est programmé, le second est surgissement spontané, incessant. Lorsque Jésus dit : "Les cieux et la terre s'enrouleront devant vous et le Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur" (log 111), il situe le Vivant au niveau où la pensée n'a pas accès : "Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui" (log 111). Le monde, c'est la pensée et, comme le dit U.G., la pensée est matière. Il fallait oser dire que la pensée fonctionnait comme un ordinateur et que ce qui était préétablit relevait de la pensée.

U.G. s'en prend avec une ardeur dévastatrice aux traditions et aux enseignements issus des traditions. Les sages et les gourous de toute obédience sont détrônés et pourfendus : "Ces chefs religieux qui prétendent diriger votre "vie spirituelle" ne peuvent se conduire honnêtement puisqu'ils gagnent leur vie grâce à la peur par des spéculations sur la vie après la mort et sur le mystère de la mort" (p.22)... "Les soi-disant messies n'ont rien laissé derrière eux que la misère du monde actuel" (p.24)... "La méditation même est un mal... Le gourou nous promet la paix à la fin de la bataille mais vous ne faites là qu'une expérience encore plus pénible" (p.33). Il ne faudrait pas cependant que ces volées de bois vert nous fassent oublier que Jésus a aussi fait bon marché des soi-disant autorités religieuses et qu'il a démystifié la race adamique et ses prophètes. "Avant qu'Abraham fut, Je Suis" (Jn 8.58). "Vous avez pour Père le diable... Dès l'origine ce fut un homicide... Il est menteur et père du mensonge" (Jn 8.44)... Vos pères ont mangé la manne au désert et sont morts" (Jn 6.49). "Si ceux qui vous guident vous disent : voici, le Royaume est dans le ciel, alors les oiseaux du ciel vous devanceront...(log 3). "Si Adam avait été digne de vous, il n'aurait pas goûté de la mort" (log 85).

Mais les pourfendeurs du "sacré business" ne sont pas des cas rarissimes. Celui qui réalise sa véritable identité découvre qu'il est sa seule et unique autorité. Un Hui-neng, qui, dit-on, ne savait pas lire, s'est élevé avec force contre le bouddhisme de cour : plus de dévotion, plus de pratiques, plus de culte, plus d'ascèse, plus de texte, plus de traditions scholastiques, mais recherche de l'homme

vivant en soi, de sa nature originelle (U.G. parle de l'état naturel).

Un siècle et demi après Hui-neng, Lin-tsi a su donner au tch'an, qui renie tout système, son caractère le plus abrupt. Ennemi de tout intellectualisme, Lin-tsi provoque l'affrontement non seulement verbal mais physique allant même jusqu'aux coups de bâton. On connaît sa fameuse apostrophe : "Si vous rencontrez le Bouddha, tuez le Bouddha ! Si vous rencontrez les patriarches, tuez les patriarches ! Si vous rencontrez les saints, tuez les saints ! Si vous rencontrez vos père et mère, tuez vos père et mère !" Le Patriarche déplore de n'avoir à faire qu'à des parasites, à "des larves malignes qui vont mordre pêle-mêle à tous les tas d'excréments". Et il en arrive à ce constat affligeant : "Voilà des dix ou des cinq ans que je n'ai pas trouvé un seul homme" (Tch'an, Entretiens de Lin-tsi, p.75, coll. Hermès, 1970).

Cependant, sans remonter à Jésus ou aux Patriarches, on pourrait citer abondamment un sage contemporain, Nisargadatta, qui, bien que de pure tradition védantique, ne s'embarrasse pas de son héritage religieux. Il invite son interlocuteur à transcender tout concept, à commencer par celui de Dieu : "Pourquoi ne pas travailler sur l'hypothèse que vous êtes votre propre création et votre propre créateur ? Au moins, ferez-vous l'économie d'un Dieu extérieur avec qui vous devez vous battre" (Je Suis, p.191). Les termes sanscrits qu'utilise fréquemment Nisargadatta ne doivent pas nous leurrer sur son absolue liberté envers les traditions quelles qu'elles soient. Il semblerait même qu'il aille plus loin dans cette voie de la négation des concepts qu'U.G. pourtant d'ordinaire si implacable. Puisqu'il est l'Unique, l'Incomparable, Nisargadatta évite soigneusement de se comparer à d'autres sages. Lorsqu'on lui parle de Jésus, du Bouddha, d'Allah, il réplique : "Tous ont parlé de moi" (Sois, p.18). De même pour Krishna : "Quand Krishna était de service, accomplissant ce qu'il avait à faire, j'étais moi étendu dans le repos éternel et lorsque je fais ce qui est à faire, c'est lui qui est plongé dans le repos" (Sois, p.177). A ce niveau de la suprême Réalité, on ne saurait être plus clair.

Quand à Krishnamurti, chacun sait qu'il a résolument rompu avec son conditionnement religieux. Et lorsqu'on dit à U.G. que son ap-

proche est analogue à celle de Krishnamurti, il répond : "Mais oui. J'utilise à 80% son vocabulaire et jusqu'aux phrases dont il s'est servi au fil des ans pour condamner les gourous, les saints et les sauveteurs tels que lui" (p.35). Cela n'empêche pas U.G. de s'opposer violemment à celui qu'il a connu de près. Il dénonce son système de pensées qu'il qualifie d'antédiluvien en une phrase-clef : "Le problème n'est pas psychologique mais physiologique" (p.33).

Si l'on peut parler d'originalité dans les déclarations déroutantes d'U.G., ce n'est donc pas tellement en fonction de son attitude envers la tradition très contraignante qu'il connut dès sa prime enfance. Du reste, ce rejet n'est peut être pas aussi global que ses propos pourraient le laisser croire. Ainsi pour confirmer qu'il n'y a rien à transmettre, il lui arrive d'évoquer la *Kathopanishad* qui invite à renoncer à la recherche elle-même étant donné que le choix ne dépend pas de la personne : "Celui qu'Il choisit - quelque'il soit - aura la Révélation" (p.61). Le psychisme ne peut donc rien faire pour favoriser ce choix ; il ne peut non plus avoir recours à une autorité extérieure quelle qu'elle soit. Et, lorsque le visiteur lui fait remarquer qu'il pourrait lui aussi faire l'objet d'un tel rejet, il rétorque : "Si vous avez du coeur au ventre, je serai le premier à vous rendre hommage... Vous n'aurez pas le cran voulu parce que vous comptez sur la *Gita*, pas sur vous-même..." Ce qui est cocasse, c'est que notre adversaire de la tradition désigne alors un sage de la tradition, Gaudapada, comme étant de taille à "mettre en pièces ses propos" et il précise : "mais pas vous". A bon entendeur salut ! Il faut avouer que l'interlocuteur a de quoi être découragé. Mais on peut déplorer aussi qu'il ne relève pas le défi, ou plus exactement qu'il ne soit pas de taille à répondre à la provocation. Il est vrai que pour se mesurer à U.G. il faut "se lever matin", l'aborder, non pas en vue d'avoir raison, mais d'établir d'entrée de jeu une relation où toute dépendance est exclue. A ce niveau, l'oedipe est liquidé. Il n'y a plus d'U.G., de Jésus, de Bouddha. Si les paroles d'U.G. visent à décourager les ésotéristes de tout poil qui cherchent refuge dans la spiritualité, alors elles sont éminemment salutaires comme les propos de certains Patriarches qui éprouvaient féroceement les motivations des

disciples. Mais en disant que la recherche est inutile, que toute préparation est vouée à l'échec, U.G. semble démentir ce qui finalement a été le prélude à son retour à ce qu'il appelle *l'état naturel*, mais qu'il qualifie aussi *perception fracassante, calamité, miracle des miracles*. C'est surtout dans le premier ouvrage *Rencontres avec un Eveillé contestataire* qu'il nous raconte comment les choses se sont passées pour lui. Il y revient dans son dernier livre : "Ce qui m'est arrivé est *a-causal*. C'est tout simplement arrivé. En dépit de mes efforts, de mes luttes et de mes intentions, cette chose m'est arrivée et c'est le *miracle des miracles*... Vous ne pouvez le faire arriver ... Ce n'est pas du tout une expérience et ne peut donc être communiqué ou transmis" (p.169). N'empêche que ce qui est arrivé fait suite au constat qui survient après les innombrables échecs du mental à savoir qu'il n'y a rien à faire, qu'on ne peut rien faire et que toute tentative de vouloir faire quoi que ce soit dans quelque domaine que ce soit est irrémédiablement voué à l'échec. Or, sans les tentatives répétées, forcément mal engagées aussi longtemps que le mental ne renonce pas à tenir la barre, aucune ouverture n'est possible, aucune initiative n'est concevable, et dans cette attitude de repli schizophrénique aucun bouleversement n'est possible. Pour constater que la voie du mental est sans issue, il faut l'avoir explorée en tout sens. C'est bien du reste ce qui est arrivé à U.G. et il ne se prive pas de nous le dire : "Quarante neuf ans, je suis allé à la recherche d'un certain U.G.. La culture m'a fait prendre une fausse voie. J'ai tenté la pratique des gourous, morts ou vivants. Au fil du temps, j'ai compris que ma quête était vaine, que j'étais mon propre ennemi. Aujourd'hui toute connaissance, y compris la recherche qu'elle engendrait, a été complètement éliminée de mon système" (p.161). Oui, mais sans ces déconvenues constamment renouvelées, le mental n'aurait pas abdiqué, Satan n'aurait pas renoncé à répudier Satan, je n'aurais pas reconnu que j'étais Lui sans moi...

Nous sommes reconnaissants à U.G. de pratiquer avec tant de perspicacité ce qui pourrait être appelé un apophatisme radical, c'est-à-dire l'absolue négation des possibilités du mental en matière de gnose (connaissance). Vivant ce qui ne peut être objectivé, je ne

peux que dire au mental qui voudrait savoir : "ce n'est pas ça" ou "ce n'est pas moi", jusqu'à ce qu'il cesse de rêver, car objectiver c'est rêver. Autrement dit, ce qui est se révèle quand ce qui n'est pas consent à s'effacer. Ce qui ne peut pas être objectivé, constitue ma nature réelle. Je ne peux la découvrir qu'en sortant du rêve. Alors elle se révèle être un mouvement et un repos, un mouvement engendré par le repos. Et ce mouvement témoigne du repos. C'est la Conscience qui permet à l'Inconnaissance de se reconnaître comme unique, de se percevoir, de découvrir ses secrets et cela par l'intermédiaire du corps rendu à son état naturel. Dans et par ce corps, l'Unique ne peut que s'exprimer lui-même. Le mental personnel, lorsqu'il veut en parler, ne peut pas ne pas dévier vers "l'objet". Autant dire qu'il commet le sacrilège par excellence, à moins qu'il reconnaisse être l'écran qui l'empêche de réaliser ce qu'il est réellement.

Lorsque Jésus dit : "Le Royaume est le dedans et le dehors de vous" ou Ramana Maharshi : "Vous êtes le Soi" ou encore Nisargadatta : "Vous êtes l'Absolu"... , ces sages courent le "risque" de voir la lumière être envahie par les ténèbres, mais ils savent en même temps que les images n'empêchent pas le soleil de briller ; c'est pourquoi, ils n'hésitent pas à affirmer contre vents et marées *ce qui est même* si un sur dix millions sera à même de le saisir. Celui qui est à même de comprendre qu'il a cela en lui éprouve alors une joie indicible à s'entendre confirmer par un "ainé" sa suprême Réalité, comme Thomas par Jésus : "Ne m'appelle plus maître... (log 13).

Telle n'est pas la maïeutique d'U.G.. Notre éveillé contestataire ne laisse aucun espoir. Pourquoi ? Parce que le mental est radicalement impuissant à découvrir le Réel. Alors, celui qui n'a pas *cela* en lui a tout intérêt à ne pas se bercer d'illusions. Le mythe est son domaine. Il n'a pas à chercher à en sortir. Non seulement ce serait peine perdue mais dommageable : "Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites, vous prendriez des pierres, vous les jetteriez contre moi, et le feu sortirait des pierres et elles vous brûleraient" (log 13).

Le mental est un mythe. A quand des entretiens avec U.G. où celui qui pose les questions n'est plus identifié à sa personne ?

Emile Gillibert



# MEDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

Rien de physique ou mental ne peut vous apporter la libération. Vous êtes libre au moment où vous comprenez que vos liens sont votre oeuvre et où vous cessez de forger des chaînes que vous lient... (JS 323).

La non-identification naturelle et spontanée est la libération... (JS 390).

La libération n'est pas une acquisition, mais une question de **courage**, le courage de croire que vous êtes déjà libre et celui d'agir en conséquence... (JS 546).

\*  
\* \* \*  
\*

Il n'y a pas d'opposés, ni de contraires, ni d'extrêmes ni de supérieur, ni d'inférieur, mais une seule énergie lumineuse, vibrante et douce qui émane de ce Corps qui n'est pas une enveloppe de matière vile et périssable, mais une vibration condensée, ou une condensation vibratoire absolument identique à tout ce qui est.

\* \* \*

La promesse de Jésus au log 2 et au log 17 de l'Évangile selon Thomas, ainsi que toutes les références faites, tant au corps de lumière qu'à la terre de résurrection, nous engagent à ne pas entraver cette "transsubstantiation" par de vieux réflexes mentaux ni par des soi-disant techniques à visées purificatrices.

\* \* \*

Dans les miroirs sans tain, Notre Lumière se diffracte en teintes plus ou moins mouvantes qui se veulent existentielles quand elles ne sont qu'Arc-en-ciel...

On aimerait comme le font les enfants se précipiter au bas de la colline pour trouver le trésor au pied de l'Arc-en-ciel, histoire de motiver des actes parfois fastidieux, ou de faire d'une rencontre un jeu... Mais ils ne savent pas qu'ils sont vêtus de brume, aussi vite dissoute qu'on l'a bien regardée, et dans leurs yeux éteints, les millions de soleils de leur identité, n'ont pas plus de leurs qu'une allumette souffrée.

D. P.

## A LA DECOUVERTE DES "INSTANTS " DU TEMPS"

Je remonte à travers mes souvenirs comme on parcourt un chemin de montagne, du pas lent et régulier de ceux qui cultivent la terre. Ils sont beaucoup plus qu'une motivation littéraire ; des idées, des choses, des images, des visages entrent dans une relation instable entre Etre et Paraître, entre larmes et sourire...

J'aime cette terre qui m'a vue naître : le doux-Bourbonnais. Il ne s'agit pas ici d'une image poétique, mais d'une sensation où les mots prennent vie dans le feu secret d'un chant intérieur... celui du léger battement de l'air dans les branches... des petits villages rassemblant depuis des générations des hommes et des femmes accordés au rythme des saisons, menant une vie d'échanges, d'habitudes... Les étés sont courts ceux du coeur comme ceux du ciel. Le temps qui s'écoule ne me dépouille pas, mais au contraire m'enrichit de toutes les valeurs du quotidien, que plus jeune, je ne percevais pas, obnubilée par mon égocentrisme aveugle.

Je me heurte aux embûches de mon passé, aux traces laissées par certains désirs qui m'entraînèrent hors de la fluctuante frontière entre ce que nous savons et ce que nous imaginons. La meilleure part de l'homme n'est-elle pas son désir de rêve, masquant son désir d'Etre, qu'inconsciemment il sent vivre en lui jusqu'à sa mort ?

Il est impossible de penser sérieusement que notre existence qui est celle de la société soit fondée en priorité sur le principe économique. Sa participation certes est indispensable, mais une hiérarchie s'impose. Sinon il en découlera une réaction sous l'effet d'un nouveau souffle répondant à un Appel dont on discerne déjà les prémisses.

Il y a une réalité : c'est que nous pouvons aimer, et avec l'amour, nous pouvons éclairer toutes choses. Mais il faut toute une vie, sans doute plus, pour être conscient de ce don. Si nos idées, nos opinions, nos jugements, notre démangeaison de savoir avant de connaître, tout notre bourdonnement égocentrique qui crie dans nos oreilles, cessaient un instant comme des braises qui s'éteignent, notre perception du monde en serait bouleversée de fond en comble.

A la place de ce charroi de conflits, de peurs, de solitude, de violences aveugles et d'ambitions stériles, nous verrions se dresser les forces vivantes de l'Amour.

... Un jour je partirai, et le sablier du temps diluera mon souvenir dans l'évanescence de l'oubli... Mais les grands arbres demeureront, hautes silhouettes dominant les allées désertes du parc hivernal, et le sable blond de ses rives imprécises, là où s'amorce la mouvance de l'eau.

Beaucoup de ceux que j'aurai connus et aimés auront quitté ce monde. D'autres seront venus, nouveaux et anonymes... mais ce qui fut "moi" dans son essence ultime, cette infime parcelle de substance éperdue d'amour, demeure à jamais... Irrépressible palpitation de la VIE dansant dans la lumière incréée de l'Esprit.

Jeanne Guesné

# MONAKHOS AUJOURD'HUI

Pour tenter l'ermite, la jolie fille du roi lui montrait son corps et lui parlait de ses bijoux et de ses festins. Mais l'ermite de son côté lui révélait l'amour de Dieu, et la vanité des passions.

Chaque jour la fille du roi trouvait de nouvelles aventures, mais l'ermite des raisons plus cachées, en sorte qu'ils finirent par se convertir l'un l'autre, et l'ermite partit pour Memphis, où il mourut assez vite d'excès. Mais la princesse, de jeûnes et de privations.

Qui donne son secret, le perd.

J. Paulhan

\* \* \*

## QUI LE DIT ?

Sans aucun doute, "je" a vocation de se proclamer "Je" aux grands périls toutefois d'une traversée de la conscience, d'une épreuve aussi redoutable que le dressage du mental. Dans Thomas 13 (14, 15) c'est la "source bouillonnante". Jésus l'a mesurée, non par la connaissance cumulative du Tout, mais par la découverte de Soi qui révèle l'exacte dimension de ce qui est : la conjonction d'un mouvement **et** d'un repos. Dont la traduction, l'expression, l'autorité est **JE**. En découvrant cette unicité, Thomas se crée "jumeau" de son Maître. La bonne boussole est trouvée : si tout mouvement est localisable, la source ne l'est pas. Comme l'explique Nisargadatta ; par une extrémité, la conscience tient le réel en mouvement, et l'exprime ; par l'autre extrémité, c'est le réel non-manifesté, vide ou repos -Absolu- qui la provoque. Le mouvement n'est pas l'adversaire du repos : l'activité mentale qui avait "fait le deux" va au pas du réel. C'est un accomplissement que Jésus exprimait par : "Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi". La Connaissance a provoqué son propre dépassement : la silencieuse "coïncidence" du mouvement et du repos, de la conscience et de "l'inconscient cosmique".

Sans aucun doute, les mots ne peuvent porter au-delà du mental. Mais il aura fallu les dresser, trouver leur légitime exercice. En me détachant des mots qui pointent si laborieusement vers l'inaccessible, je me découvre là où **Je suis** depuis toujours, sans définition : source, racine, absolu précédent des commencements. Si la connaissance n'est qu'assemblage de mots, affirmation d'une vérité conceptuelle, elle est l'envers intellectuel de l'ignorance, sans plus de prix que celle-ci. Mais si la Connaissance a enfanté le courage de dire "non" à l'erreur, au mensonge et à l'illusion ; révélé l'impuissance d'enchasser les mille scintillements du réel dans une structure rationnelle, fût-elle "ouverte", elle dévoile l'irréductible, inaliénable

**JE** caché. Elle (se) découvre puissance créatrice du silence, sa racine nourricière, un "vide" plein à ras bord de toutes les formes potentielles de la conscience. Attention, j'ai bien voulu dire... "puissance créatrice par le silence"... fécondée par ce vide nourricier ! C'est la délivrance de l'instant, l'avènement : l'Eveil.

Sans aucun doute, ce discours, comme n'importe quel autre, s'inscrit toujours dans un registre mental et les mots penchent toujours du côté qu'ils vont tomber : ce que j'aime bien appeler la "chosification" du réel. Parce que la pédagogie de l'ultime obéit aussi à une logique, U.G. avoue devoir toujours dire le contraire de ce qu'il vient d'énoncer. Vice (vis) sans fin ? Au log. 83, nous trouvons pourtant clairement énoncée cette consommation de la vérité : "Dans l'image de la lumière du Père, son image sera cachée par sa lumière". Ce qui ne signifie pas du tout une annihilation de la Connaissance, ou que la vérité soit devenue une valeur nulle... La Vérité est la valeur suprême : celle que la lumière va dévorer quand la vérité aura tout dévoré au préalable. Cet aveu de défaite : "J'ai fort bien compris, mais je ne vois pas mes obsessions personnelles changer d'un pouce..." ou pire : "je suis constamment récupéré par mes vieux conditionnements...", je le récuse ! Vous avez compris ? Vous ne voulez donc plus rien, et surtout pas changer ! Celui qui se sent imparfait **est**, quoiqu'en mode de "pauvreté", cette excroissance artificielle, cette verrue mentale. Les enseignements de l'Eveil ne m'invitent pas plus à renforcer mon mental qu'à l'affaiblir, mais à faire **attention** à l'identité de celui qui dit "je". C'est une injonction à m'éprouver moi-même tel que je suis en réalité et en vérité et à ne pas être privé de moi-même par une image mentale à laquelle je me serais identifié. Si je dis "oui" à cette image, "oui" au scénario qu'elle se fabrique, et toute forme d'insatisfaction "spirituelle" s'inscrit dans ce scénario imaginaire, je m'aliène, je me drogue et je me rends responsable de cette plongée dans le cauchemar de l'existence "objective". Si j'y consens pour mon jeu créateur, c'est moi qui brûle le feu d'artifices ! En croyant que ce film est le seul vrai-réel, je m'empute de la réalité du repos et de la vérité du mouvement ! Ce qui n'exclut pas non plus que rien n'arrive ! Ou plutôt que tout retrouve sa place dans l'économie du réel : mais cette proposition "totalitaire", il vaut mieux s'en passer.

Sans aucun doute, les enseignements n'ont aucune valeur intellectuelle. D'abord, n'importe quel professionnel peut les précipiter à bas. Et surtout, ils empêchent le mental de tourner en rond à l'intérieur de ses faux-problèmes. Les faux-problèmes vus comme tels, vous êtes contraints à sauter du manège. "Je" dois être très sérieux, pas seulement curieux (N.) passionné (K.) animé par une ardeur qui dépasse le courage (U.G.) contraint, oui, à descendre au fond du puits (log.74) où se noient tous les concepts (log.61 "désert..."). Puis-je encore citer mon cher Bodhidharma : "...". Si vous ne le savez pas par coeur, recopiez-le vingt fois ! Le petit enfant vit son état naturel libre de toute contrainte mentale ; l'Eveillé vit son état naturel au-delà des pièges du mental qu'il a "mesuré". La liberté de l'un est innocence : la liberté de l'autre est le fruit d'une libération.

Sans aucun doute, la compréhension dont parle U.G., irréalisable au niveau des projets mentaux, à l'âge pré-critique (qui tique ?) est pourtant celle qui donne l'assurance "que tout est fini une fois pour toutes". Plus loin qu'un engagement idéologique, elle réinvente la vie sans obéir à aucune morale, aucun précepte. Lucidité de se reconnaître : Tout et rien en particulier ... Cette affolante coïncidence d'une personne qui s'imagine, et d'un Absolu qui crée, cet espace blanc entre les deux où rien n'arrive jamais et d'où s'émane pourtant un rêve qui appartient à l'un comme à l'autre. Mais la personne, dans ce rêve, souffre ou fait souffrir et l'Absolu... jouit, inimaginable et si vivant !

Sans éprouver le moindre doute, Steve Jourdain écrit dans Nova : "J'emmerde la vérité. Je l'emmerde dans son objectivité, je l'emmerde dans son universalité." Je partage entièrement ces attendrissements à l'égard de toute vérité posée une fois pour toutes. La vérité doit manger la vérité pour parvenir à l'atome insécable d'une présence originelle et créatrice. Ce qui ne veut pas dire que toute contre-vérité soit figure de cette vérité dévorante. Si vous voulez : la Connaissance provoque la définition de problèmes insolubles, d'apories increvables, de contradictions incontournables, de paradoxes mortels à toute raison, et il en est bien ainsi. Mais il faut mériter la force d'accomplir le parricide, le meurtre de l'usurpateur mental. Sans briser le jeu ! Sans suicide ! Et serait-ce possible ?

Dans Je Suis, pages 331/332, Nisargadatta évoque les deux voies qui peuvent vous conduire à l'auto-révélation de soi-même. Une voie passive de soumission entière et totale à un Guru, ou une voie plus difficile, parce que conquérante, de découverte de soi-même en dépit de toutes les illusions que j'ai pouvoir de faire naître pour m'abuser. Cette voie est celle de l'élucidation-discrimination. "C'est la voie ouverte à tous", dit Nisargadatta. A chacun de reconnaître d'où vient l'appel : c'est le premier pas, l'initiation. Il suffira pour que ça marche de ne pas transiger... J'aimerais préciser qu'il faut beaucoup d'intelligence pour sacrifier d'un coup son "moi" en tel acte de foi : lâcher-prise total et immédiat. J'entends par intelligence une acuité mentale, une appréhension directe et sans partage de ce qui est juste et nécessaire. Comme il faut au dépassement des données de la conscience, celles que la recherche de la vérité a battues, et donc renforcées... un don de foi, abandon de soi...

Sans aucun doute, voilà qui ressemble à de la vérité conventionnelle, affirmative etc... Coupez-lui la tête !

"Ici et maintenant, vous êtes complet, vous n'avez besoin de rien... Réaliser cela, c'est la fin de toute quête. Vous y parvenez quand vous voyez que tout ce que vous pensiez être n'était que pure imagination... L'irréel doit être perçu comme tel... Ce n'est pas difficile..." (JS 335)

Mais faites donc...

Ici, maintenant, tout de suite, je consens à être moi-même, ou je resserre un peu plus le lien qui m'attache au moulin des illusions. L'Eveil n'étant pas datable - quel serait le lieu du créateur sans tête, sans intention ?- j'accorde à chacun plein droit de ... "penser" ce que bon lui semble. Hum, fallait-il préciser ? C'était pour dire une dernière fois : "vous" obéissez à une logique. Savez-vous bien laquelle ? Se connaître, être connu : la grande affaire !

Ceci dit, je me sens tout à fait capable de dire, moi aussi, à ma voisine : "je t'aime !"

R.O.

INQUE JENEMANQUE DE RIEN  
VOILACE QU'IL PENSAIT DAN  
SON COEUR ET LA NUIT MEME  
IL MOURUT QUE CE LUI QUI A  
DES OREILLES EN TÊTE... J  
ESUS ADIT IL Y AVAIT UN HOM  
ME RICHE QUI AVAIT UNE GRAN  
DE FORTUNE IL DIT J'EMPL  
OIERAIS MA FORTUNE A SEME  
R MOISSONNER PLANTER  
EMPLIR DES GRENIERS DE GR  
AINS AFIN QUE JENEMANQUE  
DE RIEN VOILACE QU'IL PENS  
AIT DANS SON COEUR ET LA NU  
IT MEME IL MOURUT QUE CE  
LUI QUI A DES OREILLES EN T  
ÊTE... JESUS ADIT IL Y AVAIT  
UN HOMME RICHE QUI AVAIT  
UNE GRANDE FORTUNE IL DIT  
J'EMPLOIERAIS MA FORTUN  
E A SEMER MOISSONNER PL  
ANTER EMPLIR DES GRENI  
ERS DE GRAINS AFIN QUE JE  
NEMANQUE DE RIEN VOILACE  
QU'IL PENSAIT DANS SON CO  
EUR ET LA NUIT MEME IL MO  
URUT QUE CE LUI QUI A DES O  
REILLES EN TÊTE... JESUS  
ADIT IL Y AVAIT UN HOMME RI  
CHE QUI AVAIT UNE GRANDE  
FORTUNE IL DIT J'EMPLOIERAIS  
MA FORTUNE A SEMER MOISSON  
NER PLANTER EMPLIR DES  
GRENIERS DE GRAINS AFIN Q  
UE JENEMANQUE DE RIEN VOIL  
ACE QU'IL PENSAIT DANS SO

# BIBLIOGRAPHIE

U.G. LE MENTAL EST UN MYTHE, Introduction de Paule SALVAN,  
éd. Les Deux Océans, Paris, nov. 1988.

U.G. nous a déjà dit tout le mépris que lui inspirait une oeuvre écrite, fût-ce la sienne : "pas de copyright !" A Gstaad, il nous assénait : "gagner du fric, répandre des idées..." C'est tout ce que cacherait la publication d'un livre ! U.G. nous ayant avertis qu'il ne fallait pas non plus prendre tout ce qu'il disait au pied de la lettre, c'est ce second conseil que je suivrai, à la lettre... En commençant toutefois par exprimer ma reconnaissance au courageux éditeur des Deux Océans, et à notre amie Paule Salvan, traductrice, et auteur de l'Introduction que je recommande à chacun de lire et de relire.

U.G. repousse toute forme d'approbation à ses propos, qui dissimulerait une subtile interprétation ou une véritable diminutio capitis, une vulgaire récupération. Bon sang, qui voudrait de cette "calamité", de cette "calcination" de l'image à laquelle il s'est identifié ? Pour traverser de tels entretiens, de bout en bout, il vaut mieux se débarrasser de toute prévention formaliste : "Ame sensible, s'abstenir !" U.G. refuse tout compromis, toute fallacieuse entente avec l'être conceptuel X ou Y venu l'interroger pour satisfaire sa curiosité ou apaiser ses inquiétudes. Je ne puis m'empêcher de dire à quel point U.G. m'apparaît le véritable héritier du jeune Krishnamurti, qui rompaît avec la Société de Théosophie, s'appliquant à détruire cette notion de réalisation accessible par quelque habile moyen. Rappelez-vous : "La Vérité n'a pas de chemin..." Dans ce livre, les seuls reproches que j'ai trouvés adressés à K. concernent cette évolution de l'iconoclastie pure à de nouvelles intentions d'organisation, de préservation de la littéralité d'un enseignement, pour la postérité ! Comme si le réel n'était pas prodigé de messagers !

Je vois déjà mon gaillard froncer les sourcils mais je ferai plus pour mériter mon engueulade. Mon enthousiasme a jailli d'une confirmation. En effet, de toutes ses forces, U.G. limite son discours aux points essentiels, les plus brûlants, de l'Enseignement non-dualiste, celui des Upanishads, de Jésus rapporté par Thomas, des Soufis Balayani ou Abd-el-Kader, des vieux Chinois tels Hui-Neng, Houai-Hai et Houang-Po, du premier K. et bien entendu de Nisargadatta... J'insiste d'autant plus que cette unicité didactique se trouve renforcée par ses variétés d'expression dues aux dispersions historiques, géographiques et culturelles. Les messagers de l'Un sont un : c'est un fait non-négligeable, n'en déplaise à notre pourfendeur d'idées reçues.

Tout d'abord cette logique qui veut briser la logique, empêcher toute nouvelle manoeuvre intellectuelle capable de réanimer la pseudo-entité "moi". Maharaj disait carrément : "il faut vous casser la tête..." et U.G. "il n'y a rien à comprendre..." suivi à la page suivante par : "Dès qu'on a compris, on a fini une fois pour toutes... (p.99) Comment résoudre ce Ko'an ? Par la découverte et l'épreuve de la seule et unique vérité : il n'y a pas d'entité séparée, ni "moi", ni "soi", ni autres... "Vous êtes le monde..." (p.56, 111 et 128) et par conséquent "il n'y a ici personne pour parler..." (19 ou 46), pour expérimenter, enregistrer et conserver le parfum incomparable de toute relation d'expérience. Ce parfum dissipé, il y a un blanc, sans personne pour gloser. Vérité sans paroles qui appelle forcément une foule d'explications, et de nouvelles précisions en réponse aux questions secondaires : comment guérir l'hallucination égotique, quelle éducation proposer ? pour quelle société différente ? Faut-il oublier la mémoire. Que peut-on légitimement espérer ? Que faire ? C'est alors que le lance-flammes se met à fonctionner. Puisqu'il n'y a personne, "il n'y a pas de transformation, radicale ou non..." (p.34) d'une entité qui n'existe pas. "Vous ne pouvez chercher l'inconnu..." (p.96). "La pensée ne peut trouver un terme au problème qu'elle a créée". Tous les problèmes tournant autour d'un moi-pensée, comment les résoudre, comment assainir cette infection ? Qui le souhaite ?

Pour user le truc même de la contradiction, U.G. se refuse de la manière la plus inattendue à certaines condamnations. Vous encaissez alors : "la pensée a une valeur fonctionnelle..." (p.118) ou mieux : "agir, c'est penser..." (p.42). Au comble de la suffocation, vous entendez préciser : "Les pensées elles-mêmes ne peuvent faire aucun mal. C'est lorsque vous tentez d'utiliser, de censurer, de contrôler ces pensées pour en tirer un quelconque parti que votre problème commence" (p.67) Il y a donc une pensée

utile, propre et une pensée impure, "verbalisation", qui vous camoufle la réalité. "Vous n'avez jamais vu un arbre, seulement ce que vous savez de l'arbre" (p.86) La pensée pure est discontinue, intégrée à l'état mental juste qui est repos et mouvement, "quantique", irréductible aux raisons figées du connu. L'état naturel a une vérité qui "ne peut être communiquée" (p.24) mais éprouvée par la variété des réponses spontanées et imprévisibles qui jaillissent automatiquement en n'importe quelle situation. Société, culture, éducation, autant de sujets qui "ne valent pas un clou". Tout projet n'est que vaine agitation puisqu'il n'y a pas de continuité, pas de "permanence". Non seulement passé et futur sont les concepts, mais le présent n'est que de la mémoire réchauffée. Le présent réel est trop vif, insaisissable : il bat aux rythmes d'une création qui n'est pas programmable aux désirs d'un "minable".

"Vous ne pouvez assurer votre propre unicité sans que la totalité de votre expérience humaine ne soit expulsée... Et cela ne peut intervenir par un acte de volonté ou une aide quelconque" (p.57, 58). Feu toujours : "La libération ne consiste pas à trouver des réponses mais à rendre possible la dissolution des questions" (p.98). U.G. a même prévu l'extermination du fantasme "bon sauvage", "paradis originel" : "Si la totale connaissance collective et l'expérience de l'humanité sont rejetées, reste un état primordial, vierge sans être primitif" (p.158). D'un côté, "vous êtes réduit à l'impuissance...", mais d'un autre : "Vous devez tout balayer... Cela exige une valeur qui prime le courage car elle implique le surgissement du grandiose, de l'impossible..." (p.170).

Paule Salvan a raison de souligner le fait qu'U.G. soit parfaitement informé des courants intellectuels de son temps. La logique hegelienne qui a enfanté le marxisme, le freudisme, l'anthropologie structurale : "des foutaises" et on voit bien pourquoi... La question "comment vivre" a rendu la vie insignifiante. Je trouve particulièrement surprenant qu'U.G. appelle "saut quantique" cette sortie de la "sphère de pensée" (p.156). Rupture que Thomas signalait par le passage de "se connaître" -qui consiste en fait à mesurer le faux- à "être connu" - avènement d'une dimension d'être radicalement différente.

C'est avec précision et un certain lyrisme qu'U.G. nous en donne des aperçus dans le chapitre : "Le corps en tant que creuset". Que le corps soit le terrain électif du réel pour se refléter, s'éprouver et se proclamer "Je" : voilà la pierre d'angle des enseignements. A l'intérieur d'une trame de silence et de paix incorruptibles, U.G. vit la non-séparation en "vista-vision" (p.170). Alors que "le contrôle du corps à travers le mental détruit la possibilité pour les humains de devenir complets..." (p.160) l'état naturel s'éprouve sans aucune complication car "votre ordinateur corporel naturel est déjà programmé, en service, branché ! (p.161)... "La réponse sensorielle qui affecte tout l'environnement n'est ni modifiée, ni censurée, ni coordonnée ; elle a tout loisir de vibrer dans le corps. Il y a une sorte de coordination qui survient quand l'organisme doit fonctionner au profit de la mesure de l'effort nécessaire en présence d'une situation donnée. Les choses retrouvent ensuite leur rythme indépendant et déconnecté" (p.163). Tout commentaire est devenu superflu.

Une réserve cependant : U.G. maintient toujours que la métamorphose qui s'est opérée en lui correspond à une "mutation biologique", conjointement à la mise en panne du mental diviseur. Je rappelle aussi que, pour lui, c'est "a-causal" (p.169). Mais cette constante référence à une mutation biologique, je le crains, pourrait bien chez certains lecteurs ranimer le fantasme évolutionniste, Aurobindo et cie... Grâce à U.G., et aussi grâce à Maharaj, grâce à S. Jourdain, et éventuellement contre eux, nous savons qu'il n'y a pas de vérité affirmative réductrice. Il faut s'y tenir, ne pas localiser un moment privilégié de l'Eveil, une condition sine qua non, et particulièrement un bouleversement physiologique. L'Eveil affecte la totalité de la vie et surtout les mécanismes de la conscience, qu'il rétablit dans leur droit fonctionnement. Il peut arriver, à l'intérieur de certaines structures psycho-somatiques, des transformations extraordinaires de l'organisme, mais pourquoi faudrait-il réduire à leur manifestation spécifique cette révolution totale ! Le risque est de réintroduire une causalité, quand l'imaginaire notion d'un "progrès spirituel" a déjà été si difficilement évincée. "Vous" êtes le mental : cet usurpateur détrôné, vous coulez avec la Vie, "sans personne pour la vivre..."

Le témoignage d'U.G. à plus d'un titre, est pour notre temps. Il en a la violence, une sorte d'impatience agressive, le sens de l'urgence, et un merveilleux embrasement de fraternité. Tout cela est littéralement formidable.

R. O.

Dans la rubrique bibliographie, nous rendons compte des livres qui peuvent favoriser l'approche de la Gnose. Ils ne sont pas nombreux. La littérature dite religieuse appartient au domaine de la pensée, c'est dire qu'elle alimente le psychisme ; l'opération va donc exactement en sens inverse du but que recherche le gnostique. L'ouvrage de Messadié est de ceux-là. Je n'en parlerais donc pas si plusieurs Métanoïas ne m'avaient demandé mon avis. Il s'agit d'une histoire romancée de Jésus qui tient plus du roman que de l'histoire. Mais l'ouvrage est ambigu car l'auteur reconstitue une vie de Jésus alors que les nombreux détails qu'il nous donne, bien que prétendument historiques sont sans fondement. Ce n'est donc pas un livre historique, du reste l'auteur le reconnaît dans sa postface : "Il n'existe d'autres preuves de cette existence (celle de Jésus) que celles qu'offrent les disciples mêmes de Jésus" - C'est-à-dire les textes dits canoniques - En dehors de ces textes qui n'ont pas de prétentions historiques, Messadié nous informe honnêtement : "Les deux seules allusions de contemporains à l'existence de Jésus qui ne soient pas le fait de zélateurs, celles célèbres de Flavius Josèphe et de Tacite, paraissent suspectes ; elles pourraient bien avoir été ajoutées a posteriori par des copistes indiscrets" (p.609).

Ainsi, en dehors des quatre évangiles, des Actes et des Epîtres, nous n'avons presque rien. Et ce "presque rien" ne peut constituer une base historique. Or que fait Messadié ? Il accumule des pseudo-preuves qu'il nous présente comme historiquement fondées et il les insère dans le schéma traditionnel. Son récit est donc en contradiction avec ce qu'il nous déclare et que je cite plus haut, c'est pourquoi il ajoute, à mon avis, à la confusion et aux contradictions des textes officiels. Le récit de Messadié est finalement une oeuvre d'imagination où quelques aperçus justes sont noyés dans un mythe qu'il contribue à amplifier. Néanmoins, s'il fait oeuvre de romancier, pourquoi n'annonce-t-il pas la couleur d'entrée de jeu ?

Je ne vois pas pourquoi le Jésus de Messadié peut favoriser une connaissance authentique de Jésus.

Pour le gnostique, le personnage historique de Jésus est d'un intérêt tout à fait secondaire. Le Jésus authentique n'est pas incarné ; il manifeste le Père : "Qui m'a vu, a vu le Père". Ce sont ses paroles qui le révèlent et révèlent le gnostique à lui-même. "Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ?" Connaître Jésus, c'est, pour le gnostique, se connaître lui-même. Didyme Judas Thomas est devenu ainsi l'alter ego de Jésus. Donc ce que Jésus a dit, il a autorité pour nous le transmettre.

Je ne connais pas la vie des Patriarches tch'an ; je ne connais pas les auteurs des upanishads. Je connais fort peu de chose de la vie de Ramana Maharshi. Mais je me suis nourri de leurs textes.

Le Jésus qu'on nous présente comme historique est avant tout mythique. Or le mythe relève de l'imaginaire - Le récit de Messadié est d'ordre mythique - et l'imaginaire fait appel au psychisme lequel ne peut se structurer que dans une continuité spatio-temporelle. Le Jésus gnostique transcende l'espace temps : "Heureux celui qui était avant d'avoir existé". N'étant pas né, il ne peut mourir, d'où l'expression : "Les vivants ne meurent pas". N'étant pas identifié à son corps, Jésus n'est pas mort. N'étant pas mort, il n'avait pas à ressusciter...

Non seulement le livre de Messadié ne constitue pas une ouverture à la Gnose, mais l'historien ne peut en tirer profit : ses prétentions scientifiques ne sont que des simulacres. Bref "L'Homme qui devint Dieu" est une pierre ajoutée à celles innombrables de la Tour de Babel.

E.G.



## LA CONSPIRATION DU SILENCE

Un ami m'avait signalé une interview sur la genèse des Evangiles parue dans le Figaro-Magazine du 24 sept. 1988 sous le titre : "La question que tout le monde se pose : QUE SAIT-ON VRAIMENT SUR LE CHRIST ? Comme l'interviewé était le Père Boismard dont on sait qu'il a fait une large place à l'Evangile selon Thomas dans sa Synopse des quatre Evangiles, j'ai aussitôt écrit au Journal pour exprimer mon étonnement de constater que l'interview ignorait délibérément le nouvel Evangile. Connaissant la tactique du silence de ces Messieurs de la presse religieuse favorisée souvent par la complicité de la presse laïque - l'Eglise et l'Université ont des valeurs communes à défendre -, je n'attendais pas à vrai dire qu'on publiât ma mise au point. Je saisis l'occasion de la faire paraître dans les "Cahiers".

### QUE SAIT-ON VRAIMENT SUR LE CHRIST ?

Telle est la question complexe à laquelle répond le père M.-E. Boismard de l'Ecole Biblique de Jérusalem interviewé par Georges Suffert dans le Figaro-Magazine du 24 septembre 1988.

Je connais la Synopse des quatre Evangiles que le père Boismard a publiée avec le père Benoît et le père Lamouille. C'est une oeuvre importante consacrée essentiellement à l'histoire de la formation des évangiles canoniques. Selon le père Boismard et les deux autres spécialistes, la version actuelle des évangiles est l'aboutissement de plusieurs rédactions successives. L'interview Boismard-Suffert fait bien ressortir l'idée maîtresse de la Synopse à savoir les différentes couches rédactionnelles qu'on relève en approfondissant la genèse des évangiles.

Etudiant ce "terrain primitif", le père Boismard et la plupart des spécialistes parlent d'une source inconnue, le "document Q" (de Quelle = source) qui serait la racine de nos actuels évangiles. Quelle est la nature de ce texte archaïque ? Vraisemblablement un recueil de logia ou de paraboles, estiment bon nombre d'exégètes. En tous cas, le père Boismard et ses collègues considèrent qu'il est d'une extrême importance, pour reconstituer la préhistoire des évangiles, de remonter à des formes plus archaïques. Et c'est ainsi qu'ils étudient un texte copte, l'Evangile selon Thomas, découvert avec d'autres traités, gnostiques pour la plupart, en 1945 à Nag Hammadi en Haute-Egypte. Ce texte, composé de logia et de paraboles, révélerait, selon nos spécialistes, une tradition plus ancienne que nos évangiles actuels. Leur étude est d'autant plus crédible que les présupposés théologiques limitaient forcément leur liberté d'expression. Or ils donnent une place importante à ce nouvel Evangile dans leurs commentaires et le citent abondamment dans le texte proprement dit de leur Synopse.

N'aurions-nous pas, avec l'Evangile selon Thomas, le fameux document Q, qui, jusqu'à cette découverte historique, ne livrait pas sa trace ? Ce saut, que j'ai fait personnellement, le père Boismard et ses collègues se gardent de le faire. Je les comprends... Mais, là où le père Boismard me surprend, c'est que, dans l'interview, il ne fait nulle part mention de ce texte, à mon avis capital. Les lecteurs du Figaro-Magazine ont-ils à ce point besoin d'être protégés après le feu vert donné aux exégètes catholiques par l'encyclique Divino afflante Spiritu de Pie XII en 1943 ?

Pourtant, depuis la première édition de la Synopse (Tome I, 1965 ; Tome II, 1972, Tome III, 1977), l'importance de l'Evangile selon Thomas ne cesse de croître, non seulement parce qu'il permet d'établir le substrat des évangiles canoniques mais aussi parce qu'il nous permet de découvrir les paroles de Jésus avant leur insertion dans un contexte messianique et nationaliste dont le Maître s'est toujours désolidarisé.

Aujourd'hui maints chercheurs indépendants reconnaissent l'antériorité de l'Evangile selon Thomas par rapport aux évangiles officiels. Le professeur Helmut Koester, de l'Université de Harvard, qui a écrit le texte d'introduction à l'Evangile selon Thomas dans l'édition anglaise de l'ensemble des textes de Nag Hammadi<sup>1</sup>, n'hésite pas à avancer que le recueil de paroles de cet évangile révèle certaines traditions antérieures aux évangiles canoniques.

Dans Les Parables de Jésus, le père Joachim Jérémias lui-même s'est rallié à cette thèse. A propos de la parabole du voleur (log.21), il écrit par exemple : "Le texte même de la parabole n'a pas été transformé, il est resté intact : ce qui donne une si grande valeur à la tradition que nous transmet l'Evangile selon Thomas et aux paraboles qu'il nous rapporte". Dans son ouvrage précédent, Les Paroles inconnues de Jésus, J. Jérémias semblait pourtant d'un avis bien différent.

L'interview du Figaro-Magazine laisse croire que le père Boismard, à l'inverse du courant actuel, qui met de plus en plus en relief la valeur inestimable du nouvel Evangile, semble non seulement minimiser mais ignorer complètement le document. Pourquoi ? La question ne peut être éludée, surtout depuis la publication en 1978 de l'ouvrage<sup>3</sup> en deux volumes de H.-C. Puech, Professeur au Collège de France : En quête de la Gnose. Le deuxième volume, consacré à l'Evangile selon Thomas, met en valeur l'importance du recueil dans l'élaboration des évangiles canoniques. Evidemment, il modifie de fond en comble les perspectives reçues. Cependant, l'exigence de la vérité demande qu'on ne cherche pas à refermer le dossier, si inconfortable soit-il.

E.G.

1. Ouvrage publié sous le titre The Nag Hammadi Library, James M. Robinson, Général Editor, 1977.
2. éd. Xavier Mappus, p. 125.
3. éd. Gallimard, Paris.



# POESIES

Aujourd'hui lumière unique  
Aujourd'hui l'enfance entière  
Changeant la vie en lumière  
Sans passé sans lendemain  
Aujourd'hui je suis toujours

Paul Eluard

chute des astres en grappes  
le vide de l'espace  
inonde d'un sourire  
la nuit tissée d'étoiles

une goutte de pluie  
roule dans les ténèbres  
l'architecture secrète  
des rêves du monde entier

au vent enfant qui danse  
comme une chevelure  
danse ton visage  
d'avant toute naissance

Yves

avant l'aube pourtant  
un pacte est scellé avec  
les puissances bénéfiques  
les yeux fermés je vois  
dans mes ombres naturelles  
humble est ma volonté  
d'enfiler la robe  
enfin sans couture

au croisement du mélèze  
et de la Grande Ourse  
il n'y a rien à faire  
contre le temps  
sinon lui compter  
son poids d'instant  
de lunes noires et  
de soleils blancs

un entêtement étrange  
me pousse à respirer  
maintenant à distance  
mortelle par clivage  
dans la déchirante dentelle  
des jours et des nuits  
à tenter d'ouvrir  
les veines du poème

Manoune

Le jeu peut déployer  
son éventail de signes  
les figures figées  
dans le rouge et le noir,

Je me sais insensible  
aux vertiges en miroir  
déjouant, d'un seul geste,  
de l'acrobate fou  
les contorsions obscènes...

mon regard rassemblé  
en espace évident  
de son aile acérée  
traverse les symboles  
refluant, allégé,  
à la source des vents...

Dans l'implosion soudaine  
de l'instant foudroyé  
l'ineffable percée  
la blancheur souveraine

Mireille